



Chronique du 13 juillet 2014 « Cinq jours en mars » / Cie les Lucioles

Dans nos villes de grandes solitudes, entre buildings et écrans plasmas il arrive pourtant que l'on se sente parfois comme en voyage. C'est ce qui arrive à ces deux jeunes japonais qui durant cinq jours s'enferment pour faire l'amour dans un love hotel, ces chambres que l'on peut louer à l'heure à Tokyo pour consommer un peu de plaisir. Ils ne se connaissent pas et se font le serment de ne plus jamais se revoir à l'issue de leur idylle décomplexée. Cloîtrés dans leur petite chambre de Shibuya, ils écoutent les rumeurs des manifestations contre la guerre en Irak qui vient de commencer. Autour d'eux, gravitent une série de personnages, amis ou passants qui relatent au public des micro-événements de ces cinq jours.

Cinq jours en mars c'est donc un assemblage de fragments de vies, de personnages que l'on croise et qui disparaissent, noyés dans la foule cosmopolite. Des jeunes déphasés, effaçant dans l'alcool leur peur de ressentir, bloquant dans le virtuel des signaux des détresses anonymes. Faut-il s'aimer pour toute la vie ou « baiser comme des bêtes », gaspiller la rencontre ou la provoquer ? S'établir ou enchaîner les jobs ? La génération Y semblerait bien désabusée si les jeunes comédiens de la compagnie des Lucioles ne défendaient leur texte avec fougue, oscillant entre hystérie collective et cri silencieux.

Le road-trip immobile des deux jeunes gens s'achèvera au bout de cinq jours. Une reprise de *Voyage Voyage* de Desirless ouvre la pièce, nous pourrions la conclure par le cri prophétique (?) de France Gall dans *Starmania* « Monopolis, Il n'y aura plus d'étrangers, on sera tous des étrangers, tous les deux dans Monopolis... »

Agathe Charnet